

## DECRIRE ET DEFINIR: UNE ANALYSE EMPIRIQUE

\*\*\*\*\*

LE PERE: Encore un exemple. Des fois, au cinéma, on peut voir des lettres de l'alphabet dispersées à travers l'écran, toutes en pagaille, et certaines même renversées. Puis les lettres se mettent à s'agiter, à bouger, ensuite à se rassembler jusqu'à former le titre du film.

LA FILLE: Oui, j'ai déjà vu ça. Ça faisait DONALD.

LE PERE: Peu importe le mot qu'elles formaient. L'important c'est que tu as vu quelque chose être secoué et remué et qui, ensuite, au lieu d'être encore plus embrouillé qu'avant, s'assemble dans un certain ordre et constitue quelque chose où la plupart des gens s'accorderaient à voir du sens (...) ce n'est qu'au cinéma qu'on peut secouer des choses et qu'elles semblent s'organiser selon plus d'ordre et de sens après qu'avant.

LA FILLE: Mais...

LE PERE: Laisse-moi finir, pour une fois... Au cinéma, ils y arrivent en faisant tout à l'envers. Ils disposent les lettres dans l'ordre qu'il faut pour épeler DONALD, puis, ils mettent la caméra en route et ensuite ils agitent la table.

LA FILLE: Oh, papa, je le savais et j'aurais tant voulu le dire... et puis, quand ils projettent le film, ils le font à l'envers, pour que les choses aient l'air de s'être passées avant; mais, en réalité, le secouement s'est produit après. Pour y arriver, ils ont dû le filmer à l'envers. Pourquoi font-ils ça, papa?

LE PERE: Ah, mon Dieu.

[Gregory BATESON]

### 1. INTRODUCTION

Au commencement *Des choses cachées depuis la fondation du monde* [1978: 13], René Girard relevait une carence chez les ethnologues, leur incapacité de s'entendre sur la définition des termes élémentaires de leur discipline:

Si on compare entre elles les nombreuses et admirables monographies de cultures individuelles accumulées par les ethnologues depuis Malinowski, chez les Anglais surtout, on s'aperçoit que l'ethnologie ne dispose pas d'une terminologie cohérente en matière religieuse. C'est cela qui explique le caractère répétitif des descriptions. Dans les sciences véritables, on peut toujours remplacer les objets déjà décrits et les démonstrations déjà faites par une étiquette, un symbole, une référence bibliographique. En ethnologie, c'est impossible, car personne ne s'entend sur la définition de termes aussi élémentaires que rituel, sacrifice, mythologie, etc.

L'auteur réitérait un constat déjà fait en conclusion de *La Violence et le Sacré* [1972: 473]:

Les sciences religieuses ont les dieux et le divin pour objets; elles devraient être capables de définir ces objets avec rigueur. Elles ne

le sont pas; comme il leur faut bien décider ce qui relève de leur domaine et ce qui n'en relève pas, elles laissent à la rumeur publique, aux "on-dit", le plus clair de cette tâche décisive que constitue, pour une science, le découpage de ses objets.

Cet état des sciences religieuses ainsi décrites l'amenait à un énoncé sans appel:

Il n'y a pas de science du religieux, il n'y a pas de science de la culture

tempéré toutefois dix lignes plus bas, puisque l'auteur y prétend avoir réussi là où les autres ont échoué:

Vraie ou fausse, la présente hypothèse mérite le qualificatif de scientifique parce qu'elle permet une définition rigoureuse des termes fondamentaux tels que divinité, rituel, sacré, religieux, etc.

Suit la définition "rigoureuse" du terme "religieux":

Seront dits "religieux" tous les phénomènes liés à la remémoration, à la commémoration et à la perpétuation d'une unanimité toujours enracinée, en dernière instance, dans le meurtre d'une victime émissaire.

Quiconque lit ces extraits reconnaîtra une conception somme toute classique des conditions que doit remplir toute discipline pour être qualifiée de scientifique: une science digne de ce nom se donne un domaine limité et ne commence qu'avec la réussite de cette opération, elle se donne des objets dont elle propose des descriptions, elle fournit une terminologie cohérente qui assure l'entente des esprits.

La simplicité de ce programme n'est qu'apparente et masque une difficulté que les membres du Cercle de Vienne ont rencontrée dans leur projet de fonder une science unifiée: la communicabilité des énoncés protocolaires ou énoncés d'observation, base sur laquelle les théories sont susceptibles d'être confirmées, infirmées ou falsifiées empiriquement. On voit la difficulté; en effet, si les énoncés protocolaires décrivent les expériences perceptives singulières d'un observateur singulier, comment garantit-on qu'autrui fait la même expérience perceptive que moi, qu'il relève les mêmes éléments de la chose observée, bref, que nous nous entendons sur ce à quoi nous nous référons. On se souviendra des controverses intenses qui animèrent le groupe empiriste et les diverses réponses proposées de Carnap à Popper en passant par Neurath pour déterminer la nature des énoncés d'observation de manière telle que l'accord de fait soit justifié de droit: révocabilité ou irrévocabilité des protocoles d'expérience, énoncés conventionnels, etc. On ne rappellera pas [BOREL, ici-même]

la solution habile de Neurath dont le voeu pédagogique-thérapeutique exprime caricaturalement la tendance physicaliste du Cercle de Vienne: supprimer par un acte exprès les indicateurs de personne et les indicateurs spatio-temporels de la langue, afin d'éviter des pseudo-problèmes métaphysiques [NEURATH 1934: 102]. C'était régler manu militari l'épineuse question de l'accord des esprits sur les choses du monde.

Dans l'explication de la conception standard qu'il se fait de la science, Girard ne thématise pas cet embarrassant problème. Il fournit simplement comme preuve de la réussite de son entreprise un exemple de définition. Que cette définition "rigoureuse" du terme "religieux" soit livrée à la page 473 d'un ouvrage qui en contient 481 nous indique à l'évidence que l'entreprise ne fut pas de tout repos et montre à l'envi qu'il est toujours plus facile de décliner les éléments de toute "science véritable" que d'effectivement borner un domaine, décrire des objets et définir des termes; que l'entente sur ces opérations et sur leur résultat nécessite du temps et des oreilles est une constatation banale de plus.

Ces évidences attirent l'attention toutefois sur le fait que la réflexion épistémologique a pris souvent pour objet des domaines scientifiques déjà circonscrits, dans lesquels les objets étaient déjà décrits et les définitions partagées par des groupes constitués, disciplinés et reconnus, dans lesquels la cause, comme on dit, était entendue.

Le commentaire épistémologique de Girard n'échappe pas à cette tendance; il passe sous silence les actes discursifs qui président à la limitation du domaine, à la description des objets et à la formation des définitions; il passe sous silence les opérations d'un sujet que ces activités requièrent et qui conditionnent la possible compréhension du destinataire. Girard laisse accroire qu'entre le moment où il n'y a pas de science et le moment où il y en a une il se passe un temps négligeable qui n'est pas à compter dans le discours sur la science.

Il faut compter ce temps pendant lequel l'objet visé par l'auteur est discursivement mis en scène et grâce auquel l'accès à ce même objet est rendu possible pour le destinataire. Envisager les choses de la sorte, ce n'est plus poser la question de droit: quelle doit être la nature des énoncés descriptifs pour que l'accord des esprits constaté soit justifié? mais la question de fait: quelles sont les voies effectives empruntées par l'auteur pour rendre possible un regard unilatéral sur telle ou telle chose; et en particulier comment, de fait, Girard amène-t-il dans un discours

adressé, certains objets au statut d'objets scientifiques, c'est-à-dire d'objets univoquement décrits, "incorrigibles" pour reprendre l'expression d'Austin [1971: 128 sq.].

On l'aura compris, mon propos n'est pas d'explicitier l'hypothèse qui "permet une définition rigoureuse des termes fondamentaux", ni de discuter la pertinence du discours épistémologique de Girard; il est plutôt de décrire les activités descriptives qui commandent l'élaboration des objets ou leur reformulation dans le milieu qui est le leur: le discours, plus précisément les activités descriptives qui amènent deux objets à leur mise en relation définitivo-classificatoire.

### 1.1 Choix d'un champ descriptif

Il y a de l'impertinence dans l'oeuvre de Girard et c'est la raison qui a justifié pour moi le choix de ces textes dans le but d'examiner quelques aspects des activités de construction des objets; je m'explique: du fait que l'auteur prétend avoir réussi, lui tout seul, à circonscrire un domaine, à décrire des objets et à fournir une terminologie cohérente, il ne cesse pas de donner les raisons qui l'autorisent à décrire les choses sous tel ou tel aspect et qui doivent emporter l'adhésion du lecteur; estimant qu'il va à contre-sens de ce qui se dit aujourd'hui sur le religieux, le mythe ou le rite, il se bat sans relâche pour rendre recevable et acceptable ce qui pourrait être vu comme une impertinence et gagner le lecteur susceptible de partager ce regard nouveau sur des objets reformulés. Faisant la nique aux anthropologues qui semblent ne pas être entrés en matière sur sa théorie, isolé, il n'a pas recours à certains énoncés de ceux-là comme prémisses à ses propres raisonnements; c'est un peu comme s'il recommençait à zéro, comme s'il lui fallait justifier chaque étape de la construction et ne pas perdre de vue le destinataire.

Il m'incombe de déterminer le champ discursif sur lequel cette analyse va être menée; en vertu de ce qui précède, le discours dans et par lequel s'élabore la définition du "religieux" dans *La Violence et le Sacré* aurait pu être considéré comme idéal. J'ai renoncé pour la raison simple que s'il me semble pouvoir raisonnablement borner le domaine "à droite" par l'occurrence de la définition, il me paraît plus délicat de borner ce même domaine "à gauche". Le problème ne se pose pas pour la détermination "droite" puisque le repérage de la définition est dirigé par des considéra-

tions formelles; il n'en va pas de même pour la détermination "gauche"; comment en effet déterminer le commencement des activités discursives et descriptives qui conditionnent l'énoncé de la définition? J'ai pris le parti de choisir ce moment qui rend formellement possible l'accord des esprits, c'est-à-dire le premier mot du livre. La tâche devenait démesurée.

Je me suis rabattu sur une séquence textuelle relativement courte qui répond à ces exigences, il s'agit des premières pages du *Bouc émissaire* [1982] qui mène le lecteur, à la page 43, au milieu d'un chapitre intitulé "Qu'est-ce qu'un mythe" à la définition classificatoire suivante:

Le mythe d'Oedipe n'est pas un texte littéraire comme les autres, ce n'est pas un texte psychanalytique non plus mais c'est certainement un texte de persécution; c'est donc en texte de persécution qu'il faut le traiter.

Je ne prétends pas que ces 43 pages n'ont qu'une finalité: la définition du mythe, puisque le texte se poursuit et cueille ultérieurement des objets construits dans ces premières pages, que cette définition s'affine et se généralise; je postule simplement que la définition de ce terme ou de cet objet, comme son acceptabilité se joue dans les activités descriptives qui précèdent. Il ne s'agit pas, je le répète, de discuter la validité du parcours mais d'analyser comment Girard construit pour autrui un objet, en avertissant parfois explicitement des opérations qu'il effectue ou qu'il va effectuer, par exemple:

"Il faut énumérer et décrire les stéréotypes" [20]

Je m'attacherai plus particulièrement à ces moments discursifs qui sont annoncés par un indice explicite.

D'entrée j'avise des limites de mon entreprise; elle n'est pas comparative puisque je me propose d'examiner une et une seule séquence choisie pour sa relative autonomie: la définition se détache de ce qui la précède comme la conclusion d'un raisonnement, et sa relative simplicité et clarté: l'intertexte est quasiment inexistant et aucun savoir spécialisé n'est exigé.

## 1.2 Finalité de la séquence descriptive: définition de l'objet "mythe d'Oedipe"

Arrêtons-nous à la définition de la page 43 et retenons la détermination positive et décidons que le texte s'interrompt en ce point; l'énoncé prend la forme suivante:

Le mythe d'Oedipe c'est un texte de persécution.

Décrivons cet énoncé en usant d'une terminologie établie [GRIZE 1983; BOREL 1984].

Le mythe d'Oedipe est un objet de discours représenté par un signe. Cet objet n'est pas quelconque et contient un ensemble de propriétés (être mensonger, être archaïque,...), un ensemble de relations (que Sophocle a écrit *Oedipe-roi*, qu'Oedipe aime Jocaste,...), de parties (Oedipe, le Corinthien,...), de parties de parties (le pied d'Oedipe, un carrefour,...), autant d'ensembles dont la liste est en droit inachevée. Ces ensembles constituent *le faisceau d'aspects* de l'objet "mythe".

Mais cet objet de discours n'a d'existence comme objet que lorsqu'on en dit quelque chose, lorsqu'on le détermine dans et par un acte de discours; ce qui a lieu ci-dessus: "le mythe d'Oedipe" est déterminé comme "texte de persécution". Assertée par un énonciateur effacé, cette définition peut être considérée de deux façons différentes selon la nature du prédicat qu'elle contient: on peut soit considérer ce dernier comme une propriété appartenant au faisceau de l'objet "mythe"; ainsi être un "texte de persécution" serait un aspect convenu que l'énonciateur ne ferait qu'extraire à des fins particulières; le rapport de cet objet à son aspect serait d'intériorité; mais on peut aussi le considérer comme une détermination nouvelle n'appartenant pas au faisceau d'aspects de l'objet thématifié, mais à celui d'un autre objet qui serait expressément mis en relation avec lui par l'énonciateur; le rapport de l'objet à sa détermination serait d'extériorité, les deux objets mis en relation demeurant distincts [BOREL 1984]. Il est difficile d'en décider sur un énoncé sorti de son contexte, mais l'alternative est peut-être ruineuse: vouloir en décider, c'est s'interdire la possibilité "de composer des faisceaux d'objets différents" [GRIZE 1983]. J'en donne pour preuve l'énoncé "la terre tourne sur elle-même"; il fallut du temps et des efforts pour que la détermination d'abord externe devienne une détermination interne.

Il en va de même pour l'énoncé-définition cité plus haut; ce qui paraît problématique aujourd'hui dans cette mise en relation de deux objets peut à terme devenir si évident que l'occurrence du terme "mythe d'Oedipe" (MO) présuppose dans la représentation de son usager l'aspect "texte persécution" (TP). Ce pragmatisme est partagé par l'auteur [1982: 142].

Mais si l'on refuse, aujourd'hui même, à mon hypothèse le titre de scientifique, c'est pour la raison inverse à celle qui le lui fera refu-

ser plus tard. Elle sera devenue trop évidente et elle retombera très en arrière des frontières effervescentes du savoir. C'est pendant toute la période intermédiaire entre le refus presque universel d'aujourd'hui et l'acceptation universelle de demain qu'elle passera pour *scientifique*.

De façon analogue, je considérerai les premières pages du *Bouc émissaire*, comme le milieu effervescent dans lequel le faisceau d'aspects de MO est transformé par l'introduction d'un aspect, décrit par "TP", qui ne lui appartenait pas jusque-là.

Cet aspect n'est pas attribué autoritairement au MO, d'un coup, sans justification comme pourrait le laisser croire la définition isolée de son contexte, sur laquelle il semble délicat de trouver un accord immédiat. Celui-ci est obtenu au terme d'un parcours discursif auquel le destinataire est convié, lui et ses diverses compétences qui conditionnent une représentation plus ou moins isomorphe à celle de l'énonciateur.

Si, comme on peut en convenir, les conditions de succès de l'acte définitoire sont liées, de même que dans les procédures d'analogie [MIEVILLE 1983], à la reconnaissance de l'objet auquel et au moyen duquel est identifié l'objet thématifié, il semble nécessaire que le définiens soit effectivement un définiens et donc que son faisceau d'aspects (ou certains aspects visés par l'énonciateur) appartienne à la représentation du destinataire. Or cette relation entre définiendum et définiens est problématique par la nature, précisément du définiens: le définiens n'est pas à proprement parler un définiens:

Le passage de Guillaume, cité plus haut, constitue un bon exemple de ce que j'ai nommé dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde* les "textes de persécution". J'entends par là...

Le renvoi du définiens à autre chose, qu'indique ainsi Girard, montre qu'on aurait donc affaire à une définition en abîme (abîme que les questions en série des enfants illustrent): un objet à définir est défini par un objet à définir, lequel... Définition paradoxale, qui n'en a que le nom, puisqu'elle manque de cette clôture qui la caractérise en propre et qui l'oppose à la description, conçue comme ouverte [BOREL, ici même].

Fermer discursivement cette ouverture qui ne saurait que différer indéfiniment l'entente des esprits, tel est l'enjeu des 43 premières pages du *Bouc émissaire*; fournir donc une description incorrigible du TP qui autorisera l'accès à cet autre objet qu'est le MO et leur mise en relation sous certains aspects: A est un b. On distingue la difficulté: extraire des éléments exportables et applicables.

Cette première tâche qui se situe au plan délocutif n'est pas exécutée sans contrôle de la dimension allocutive, sans souci du destinataire et donc de l'acceptabilité pour l'autre des énoncés. Nous verrons que l'autre, le lecteur, est interpellé presque immédiatement par l'auteur qui exige de lui un accord minimal sur un et un seul point (accord qui est le corrélat de la fermeture). C'est à cet accord minimal et initial qu'est suspendue l'acceptabilité et la vraisemblance des objets sur lesquels vont s'exercer les activités descriptives. Que la vraisemblance comme l'acceptabilité du résultat soient liées à celles du commencement suppose une transitivité que supportent en particulier les activités descriptives. Il existe certainement plusieurs figures à disposition des énonciateurs pour fonder cet accord minimal et son corrélat, l'objet. J'en distinguerai deux pour en retenir une qui s'incarne dans le texte de Girard. La première consiste à se référer à des discours passés ou présents qui font autorité: citations, réseaux bibliographiques, qui jouent le rôle de prémisses au raisonnement futur. La seconde, c'est en appeler à la compétence *hic et nunc* du destinataire, exiger de lui un "engagement" lié à la situation d'énonciation, à son temps comme à son lieu: "X a montré que, a dit que Y est le tel ou tel" sont des instances de la première figure, qui se réfèrent à d'autres textes, à des objets sur lesquels on ne revient pas, déjà stabilisés; Girard use de la seconde figure, il en appelle à un savoir lié à la situation d'interlocution: "Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère..." [62], "Les lecteurs repèrent..." [8].

## 2. GUILLAUME DE MACHAUT ET LES JUIFS

Les deux premiers chapitres du *Bouc émissaire* forment le milieu dans et par lequel l'objet TP est construit et stabilisé sous certains aspects qui permettront l'accès à cet autre objet qu'est le MO et leur mise en relation dans l'énoncé définitoire. Il s'agit pour l'auteur de construire une classe unidimensionnelle, formée d'éléments de même nature, chacun des éléments étant circonscrit par un ensemble de propriétés caractéristiques. Le MO, au troisième chapitre, sera introduit dans cette classe en vertu des propriétés dégagées.

J'ai cité dans l'introduction la définition qui constitue le résultat de la construction discursive vers lequel tendent les pages qui précèdent;

j'ai simplifié cet énoncé en faisant l'impasse sur la modalisation ("certainement") et les déterminations négatives à tendance polémique ("ce n'est pas un texte littéraire comme les autres, ce n'est pas un texte psychanalytique"); il me faut citer le commencement de cet ouvrage, la première page, à partir de laquelle cette construction est pratiquement rendue possible; un premier objet y est inscrit sur lequel vont s'exercer les activités descriptives; il est d'ailleurs lui-même une description d'objet apprêté, schématisé sous certains aspects.

### 2.1 Mise en scène d'un objet, le *Jugement du Roy de Navarre* (JRN)

Un objet singulier est présenté à la première page, il s'agit d'un texte désigné par son titre, ultérieurement affecté à la classe des TP.

Le poète français Guillaume de Machaut écrivait au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Son *Jugement du Roy de Navarre* mériterait d'être mieux connu. La partie centrale de l'oeuvre, certes, n'est qu'un long poème de style courtois, conventionnel de style et de sujet. Mais le début a quelque chose de saisissant. C'est une suite confuse d'événements catastrophiques auxquels Guillaume prétend avoir assisté avant de s'enfermer, finalement, de terreur dans sa maison pour y attendre la mort ou la fin de l'indicible épreuve. Certains événements sont tout à fait invraisemblables, d'autres ne le sont qu'à demi. Et pourtant de ce récit une impression se dégage : il a dû se passer quelque chose de réel. Il y a des signes dans le ciel. Les pierres pleuvent et assomment les vivants. Des villes entières sont détruites par la foudre. Dans celle où résidait Machaut -il ne dit pas laquelle- les hommes meurent en grand nombre. Certaines de ces morts sont dues à la méchanceté des juifs et de leurs complices parmi les chrétiens. Comment ces gens-là s'y prennent-ils pour causer de vastes pertes dans la population locale? Ils empoisonnaient les rivières, les sources d'approvisionnement en eau potable. La justice céleste a mis bon ordre à ces méfaits en révélant leurs auteurs à la population qui les a tous massacrés. Et pourtant les gens n'ont pas cessé de mourir, de plus en plus nombreux, jusqu'à un certain jour de printemps où Guillaume entendit de la musique dans la rue et des hommes et des femmes qui riaient. Tout était fini et la poésie courtoise pouvait recommencer. [8]

De cet objet textuel dont le titre et l'auteur garantissent la référence, j'entends sa place dans les bibliothèques, Girard ne retient qu'un certain nombre d'éléments, choisis selon des critères que l'on ignore et représentés matériellement par un système sémiologique "naturel". Il n'importe pas le texte lui-même, mais présente sous forme de liste certains ingrédients repérables dans le "début" de l'ouvrage, il réécrit le texte-objet en le circonscrivant par ce qu'il en *présente*.

Dans le premier paragraphe, Girard a précisé la nature des événements déclinés dans le second: ils sont qualifiés de "catastrophiques"; il les a répartis ensuite en deux classes: les "tout à fait invraisemblables" et les "à demi". Ces précisions constituent autant d'instructions de lecture qui déterminent le seuil de pertinence des questions que le lecteur serait amené à se poser. Celui-ci n'est pas appelé à exercer sa compétence sur la configuration formelle de cette liste, sur des phrases, mais sur ce que cet objet textuel *représente* par ce médium qu'est le texte: des événements invraisemblables, réels...

La frontière que l'on exige dans les sciences formelles entre le métalangage et l'objet, entre *ce* que l'on dit de quelque chose et ce *quelque chose* dont on parle, n'est pas dessinée de façon nette dans l'extrait cité. Cela tient de la difficulté de tenir distinct ces deux niveaux lorsque le quelque chose dont on parle est un objet de discours, un objet qui parle, lui aussi de quelque chose. Le JRN dont Girard parle est lui-même un objet par l'entremise duquel le réel peut être indiqué, certains événements du monde au XIVe siècle désignés.

Le texte de Machaut est bien ce qu'en décrit, ce qu'en schématise, ce qu'en présente Girard dans son discours: la liste des ingrédients, le "début"... , mais il est aussi ce par quoi quelque chose est décrit, schématisé et représenté: "il a dû se passer quelque chose de réel". Cette double nature du JDR, qui caractérise tout objet de discours [BOREL 1984], est soulignée par l'auteur lui-même dans l'usage de deux expressions:

1/ Le JDR est ce sur quoi s'exerce la compétence descriptive de l'auteur:

...il faut énumérer et décrire les stéréotypes... [20].

2/ Le JDR est l'agent d'une schématisation descriptive :

...Si le texte décrit... [15].

Cette double nature de l'objet médiatise ainsi le rapport de l'énonciateur au monde, aux choses que le premier vise par la schématisation du second. C'est par eux que les choses sont référentiellement indiquées et décrites, par eux que se donne à connaître celui qui met telle ou telle chose en telle perspective en la récrivant sous tels ou tels aspects, par eux enfin qu'une perspective et une référence peuvent être présentés à autrui, devenir ainsi une perspective et une référence communes [Cf. JACQUES 1979; deuxième recherche].

Le dernier énoncé du dernier paragraphe résume ces trois fonctions que remplit l'objet JNR:

Et pourtant de ce récit une impression se dégage: il a dû se passer quelque chose de réel

énoncé repris sous une autre forme quelques lignes plus loin:

Les lecteurs repèrent des événements réels à travers les invraisemblances du récit. [8]

Le récit est bien présenté comme un médium dont *se dégagent* "quelque chose de réel" et une "impression", pour l'auteur comme pour "les lecteurs", autant d'éléments qui ne sont pas de l'ordre du discours quand bien même ils sont indiqués par le discours; une triple présupposition extralinguistique est ainsi engagée: il existe *quelqu'un* qui est le support de cette impression qui se dégage du texte, elle est prêtée à *quelqu'un d'autre* auquel l'énonciateur s'adresse, elle est le corrélat de cette *chose* qui est schématisée par le texte.

Dès la première page et l'ouverture du champ descriptif, la compétence du lecteur est exigée pour repérer une unité, une homogénéité que les ingrédients de la liste, non mis en relation, ne garantissent pas. La mise en relation des éléments est une activité dont l'agent est le lecteur et qui doit amener celui-ci à l'identification d'une référence.

## 2.2 L'identification de la référence

Il y a un problème évident dans la fixation du référent et l'auteur en est conscient: comment parvenir à l'identification de celui-ci lorsque le texte-objet raconte des événements "en se trompant grossièrement sur des points essentiels"?

Nous nous croyons à même de repérer une vérité que l'auteur n'a pas en vue et, par une audace plus grande encore, nous n'hésitons pas à affirmer que cette vérité, c'est lui qui nous l'apporte, en dépit de son aveuglement [12].

Girard en profite pour stigmatiser "les épistémologues et les philosophes", qui "traversent une crise radicale" et "se réfugient dans des considérations désabusées sur l'impossibilité de toute interprétation certaine". Malgré les invraisemblances du JRN, le lecteur moderne fait le tri et accède à travers ce médium à ce qui s'est "véritablement" passé: la persécution de juifs accusés d'empoisonnement. C'est dans une polémique avec "nos" critiques littéraires que Girard fournit l'interprétation que devrait faire tout lecteur à la lecture du JRN:

Une autre lubie contemporaine fait piètre figure à la lumière de Guillaume de Machaut, ou plutôt de la lecture que nous en donnons tous,

sans hésiter, et c'est la façon désinvolte dont nos critiques littéraires congédient désormais ce qu'ils appellent le "référent". Dans le jargon linguistique de notre époque, le référent c'est la chose même dont un texte entend parler, à savoir ici le massacre des juifs perçus comme responsables de l'empoisonnement des chrétiens [18].

Sans être témoins des événements auxquels fait référence le JRN, le lecteur peut dire ce qui s'est passé en faisant un nouveau récit. On remarquera que la référence demeure stable, seule la manière de raconter ou de décrire les événements changent; quelque chose dans le monde a eu lieu au XIVe siècle, elle a été interprétée par Machaut d'une certaine manière, Girard la réinterprète d'une autre manière. La perspective de Machaut comme celle de Girard, via celle du premier, vise les mêmes événements. Nous reviendrons sur ce jeu des perspectives.

Girard explicite la lecture que fait "sans hésiter" le contemporain: les ingrédients du JDR déclinés à la première page sont répartis en deux classes ordonnées suivant le principe dichotomique de l'"invraisemblance" et du "réel", mais cette répartition n'est pas opérée sans le recours à des savoirs qui la justifient. Girard convoque deux types de savoir, un savoir historique et un savoir de type psycho-social: la peste noire de 1348 explique les innombrables morts qui sont "réels", l'accusation d'empoisonnement des rivières est "invraisemblable parce que le XIVe siècle ne possède pas de substances capables de produire des effets aussi nocifs"; le massacre des juifs est réel, "justifié aux yeux des foules meurtrières par les rumeurs d'empoisonnement qui circulent un peu partout".

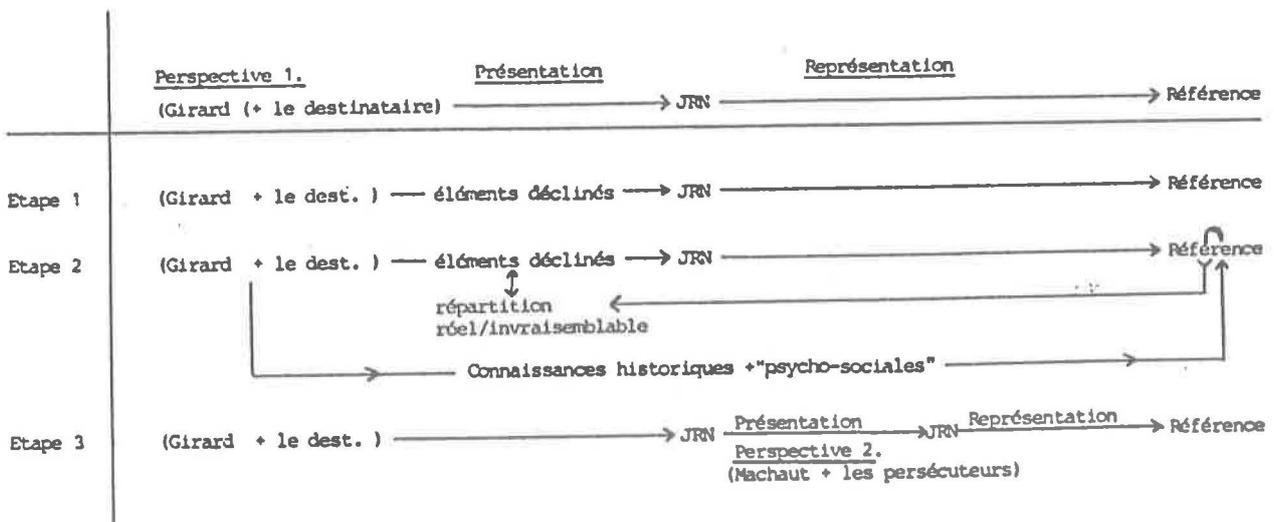
Il semble que le savoir historique joue ici le rôle de pourvoyeur de "données" incorrigibles et d'un cadre de référence partagé. Les dates (comme les noms propres) garantissent la singularité de la référence, le savoir de type psycho-social venant réinterpréter les événements identifiés par le savoir historique et fournir une explication de l'interprétation faite par Machaut.

Ainsi, pour atteindre la référence que décrit le JRN, il ne s'agit pas de prendre à la lettre toutes les informations du texte, ce que le lecteur ne fait pas selon Girard, mais de prendre en compte le point de vue de Machaut et ses contemporains sur les événements. Je disais plus haut (2.1) que le JRN est un objet mixte, il est à la fois ce qu'en présente l'auteur et ce que ce texte représente; à bien considérer, cette mixité est prise en compte par Girard: la *représentation* des événements par le JRN est aussi une *présentation* particulière opérée par Machaut. La perspective de

celui-ci diverge de la perspective du lecteur contemporain quand bien même la référence demeure stable: Machaut décrit l'événement en désignant notamment des responsables; sachant qu'ils ne sauraient être responsables, Girard identifie la peste comme cause des innombrables morts. Machaut est l'incarnation d'une perspective, Girard l'appellera "perspective des persécuteurs". C'est cette perspective qui explique ultimement les invraisemblances du récit.

Dès lors, l'objet qu'a en vue l'auteur n'est pas la référence, qui est gagnée par l'interprétation que fait chaque lecteur du JRN, mais la façon par laquelle les persécuteurs schématisent cette référence, leur art de décrire. Machaut est le témoin d'événements qu'il représente de façon caractéristique, il a un schéma de texte dont il fait usage et que le contemporain reconnaît; c'est en repérant la forme typique que prend ce témoignage, son organisation interne que le lecteur déduit que les choses se sont bien passées comme Machaut les voit mais qu'elles sont l'effet d'une perspective, d'une "mentalité".

Que l'installation de cette perspective soit le résultat des activités, de la présentation de Girard ne fait point de doute, il n'empêche pas moins qu'elle rend possible une certaine autonomie de l'objet, en le rendant dépendant d'une seconde perspective que Girard fait intervenir à la source du JNR: ce n'est pas moi qui présente les choses ainsi, mais un autre qui, en présentant les choses de façon particulière, fait de cet objet un objet à organisation particulière. On peut schématiser la reformulation de l'objet comme suit:



### 2.3 Elimination des connaissances historiques qui ont concouru à la fixation de la référence

Rappelons qu'il s'agit à terme de dégager des caractéristiques du JRN qui identifient celui-ci comme TP, comme exemple de la classe des TP; c'est au nom de ces caractéristiques que le MO sera affecté à cette classe. Or il semble que la compréhension de l'objet JRN dépende de connaissances historiques qui ne lui sont pas internes, d'événements connus par d'autres voies que les siennes; pour faire de lui un récit décrivant des événements "réels" et non strictement imaginaires, il a fallu recourir à un contexte (son extra-texte) qui fournissait les conditions de production de ce texte particulier; en ce sens, la délimitation de l'objet JRN reste problématique; il a été construit à l'aide de ce qu'il ne comportait pas (schéma, étape 2):

C'est grâce à ce contexte, surtout, que nous réussissons à partager le vrai du faux dans le passage que j'ai cité.

Il est vrai que les persécutions antisémites de la peste noire constituent un ensemble de faits relativement bien connus. Il y a là tout un savoir déjà constitué et il suscite en nous une certaine attente. Cette perspective n'est pas fautive sur le plan de notre expérience individuelle et du contact immédiat avec le texte, mais du point de vue théorique elle n'est pas satisfaisante [13].

Après avoir utilisé ce réseau de connaissances historiques pour présenter l'événement particulier (la peste) qui est la cause réelle (quand bien même inaperçue par les persécuteurs) des innombrables morts et qui déclenche les persécutions antisémites, Girard va s'efforcer d'éliminer ces connaissances particulières en jugeant qu'en dernier ressort elles ne sont pas nécessaires à la compréhension de ce type de texte. On passe insensiblement du JRN comme texte singulier, lié à des circonstances singulières, au JRN comme exemplaire de cette classe ultérieurement décrite comme TP.

De toute façon le contexte ne joue pas un rôle décisif; même s'il n'en était pas informé, le lecteur moderne aboutirait à la lecture que j'ai donnée. Il conclurait à la probabilité de victimes injustement massacrées. Il penserait donc que le texte dit faux, puisque ces victimes sont innocentes, mais il penserait simultanément que le texte dit vrai, puisque les victimes sont réelles [13].

A nouveau Girard en appelle à la compétence du destinataire qui, dans l'ignorance des circonstances réelles de production de ce texte en conclurait à la réalité des persécutions. La compréhension inférentielle du JRN n'est plus considérée comme liée à sa localisation spatio-temporelle, elle en est au contraire détachée. Le lecteur peut inférer des persécutions parce qu'il possède une compétence de lecteur interprète et non d'historien.

Les conditions de vérité de la réinterprétation du lecteur ne sont pas fournies "verticalement" par les données extra-textuelles que le JRN représente dans une présentation particulière, mais "horizontalement", par l'organisation particulière des éléments textuels qui représentent les événements dans une perspective particulière.

La caractéristique du JRN comme "d'autres textes de la même époque" c'est de présenter précisément deux types de données, les vraisemblables et les invraisemblables, qui réagissent l'un sur l'autre, entre lesquels "il existe un rapport très particulier":

On ne peut reconnaître ces deux types de données sans constater, au moins implicitement, qu'ils réagissent l'un sur l'autre. S'il y a vraiment une épidémie, elle pourrait bien enflammer les préjugés qui sommeillent. L'appétit persécuteur se polarise volontiers sur les minorités religieuses, surtout en temps de crise. Réciproquement, une persécution réelle pourrait bien se justifier par le type d'accusation dont Guillaume se fait crédulement l'écho (...)

Dans le contexte des représentations invraisemblables, la vraisemblance des autres se confirme et se transforme en probabilité. La réciproque est vraie. Dans le contexte des représentations vraisemblables, l'invraisemblance des autres ne peut guère relever d'une "fonction fabulatrice", qui s'exercerait gratuitement, pour le plaisir d'inventer de la fiction. Nous reconnaissons l'imaginaire, certes, mais pas n'importe quel imaginaire, c'est l'imaginaire spécifique des hommes en appétit de violence [14].

C'est l'organisation partitive spécifique des éléments constituant ce type de texte qui induit le lecteur à inférer qu'il s'est passé quelque chose de réel, quand bien même certains sont invraisemblables pour nous. Cette organisation spécifique est, quant à elle, le corrélat d'une perspective spécifique, la perspective de persécuteurs qui présentent "les choses telles que réellement ils les voient".

Les TP et leur organisation partitive spécifique sont les comptes-rendus de violences collectives. Girard distingue de fait trois parties dans ces types de texte. Ces éléments sont dits être présentés par le texte lui-même:

Si le texte décrit des circonstances favorables à la persécution, s'il nous présente des victimes appartenant au type que les persécuteurs ont l'habitude de choisir, et si, pour plus de certitude encore, il présente ces victimes comme coupables du type de crimes que les persécuteurs attribuent, en règle générale, à leurs victimes, il y a de grandes chances que la persécution soit réelle. Si le texte lui-même affirme cette réalité, il n'y a pas de raison de le mettre en doute [15].

On envisage la difficulté, elle concerne la construction de ces types qui fourniront la base sur laquelle tel ou tel texte particulier sera

affecté à la classe des TP, et feront de lui, ipso facto, le compte-rendu de persécutions réelles. C'est à cela que sera consacré le second chapitre du *Bouc émissaire*: construire les types de circonstances, les types de victimes et les types de crimes qu'actualisent les membres de la classe des TP. Si la correspondance entre les parties ainsi définies de l'objet-concept TP et les parties correspondantes de l'objet JRN peut apparaître comme acceptable, en sera-t-il de même avec d'autres objets dont on ignorera les circonstances de production? De fait le problème est classique: faire correspondre des construits de la théorie, de la métalangue, avec des objets de la langue-objet. Pourra-t-on définir de façon suffisamment rigoureuse ces classes d'occurrences, de telle façon qu'on puisse décider si telle partie de la langue-objet est l'instance du type dégagé dans et par la métalangue?

Il n'en demeure pas moins que le TP reçoit au terme de ce chapitre une définition générale:

J'entends par là les comptes-rendus de violences réelles, souvent collectives, rédigés dans la perspective des persécuteurs, et affectés, par conséquent, de distorsions caractéristiques [18].

Par substitution il faut déjà entendre: le MO est un compte-rendu de violences réelles, etc.

#### 2.4 Acceptabilité et enjeu de ce chapitre

On peut se demander si ce parcours est acceptable. Pour l'auteur, cela ne fait point l'ombre d'un doute; il n'a eu de cesse dans ce premier chapitre de répéter que tout ce qu'il faisait (disait) était banal:

Tout ce que je viens de dire, ou presque, est évident. Nous comprenons tous le récit de Guillaume de la même façon et mes lecteurs n'ont pas besoin de moi [12]

il s'en excuse même:

Nous nageons donc en pleine banalité et le lecteur trouve ennuyeuses, peut-être, les évidences premières que je lui assène. Qu'il m'en excuse... [17]

On ne peut dès lors s'interroger sur la pertinence de ce premier chapitre. N'aurait-il servi à rien? Simplement à répéter des choses que le lecteur sait par lui-même? Inutile?

Il n'est pourtant pas inutile d'insister sur cette lecture dont l'audace et la puissance nous échappent, précisément parce qu'elle est admise par tous, parce qu'elle n'est pas controversée [12].

Mais on verra bientôt que ce n'est pas inutile; il suffit, parfois, d'un déplacement minuscule pour rendre insolite, inconcevable même, ce qui

va sans dire dans le cas de Guillaume de Machaut [17].

Le programme de Girard se précise à la dernière page du premier chapitre: si le lecteur moderne parvient à travers des récits qui combinent des informations invraisemblables et des informations réelles à savoir ce qui s'est passé, quel type d'événement a eu lieu, s'il y parvient sans connaissance historique particulière mais par la simple lecture, alors il faut expliciter un savoir-lire déclenché par ce type de texte à organisation partitive particulière:

Pour bien comprendre le pourquoi et le comment de l'assurance extraordinaire dont nous faisons preuve devant les textes de persécution. Il faut énumérer et décrire les stéréotypes. Là non plus, la tâche n'est pas difficile. Il ne s'agit jamais que d'explicitier un savoir que nous possédons déjà mais dont nous ne soupçonnons pas la portée car nous ne le dégageons jamais de façon systématique [21].

Cette tâche descriptive n'est pas entreprise sans une finalité:

Jamais encore nous n'avons essayé d'appliquer ce savoir en dehors de ce domaine, par exemple aux univers dits "ethnologiques". C'est pour rendre cette tentative possible que je vais maintenant ébaucher, de façon sommaire d'ailleurs, une typologie des stéréotypes de la persécution [21].

Il s'agira donc de décrire les éléments de certains textes qui nous les font déchiffrer comme représentations persécutrices, et user de cette connaissance dégagée de "façon systématique" pour attribuer une référence "réelle" à des textes considérés jusque-là comme des purs produits "imaginaires" de l'esprit.

De quoi s'agit-il en effet? D'appliquer à des textes auxquels personne encore n'avait eu l'idée d'appliquer un procédé de déchiffrement très ancien et d'une efficacité à toute épreuve, d'une validité mille fois confirmée dans le domaine actuel de son application (...) La nouveauté de mon affaire n'est pas du tout ce qu'on imagine. Je me borne à élargir l'angle de visée d'un mode d'interprétation dont personne ne conteste la validité [141].

On comprend mieux le "tour" de ce chapitre:

- 1/ Recourir à un objet, le JRN, dans lequel on distingue le vrai du faux mais dont aucun lecteur n'oserait mettre en doute la "réalité" de la référence; par là trouver un accord minimum, une acceptabilité initiale: il est vrai, nous le savons, que des juifs ont réellement été persécutés dans des circonstances particulières auxquelles on a accès par d'autres voies que celles du texte.
- 2/ Maintenir l'accès à cette référence quand on met entre parenthèses les connaissances historiques qui justifient l'attribution des propriétés "vraisemblable" et "invraisemblable" aux objets textuels qui constituent les

parties des TP (parmi ceux-ci le JRN): "de toute façon le contexte ne joue pas un rôle décisif".

- 3/ Distinguer de facto trois parties constitutives de ces textes qui autorisent le lecteur à inférer du partiellement vrai au vrai: "Si le texte décrit... alors il y a de grandes chances que la persécution soit réelle..." La tripartition de ces textes n'est pas argumentée, elle est obtenue par simple assertion; elle assure la "saturation" du concept TP:

La solution réaliste que le monde occidental et moderne a adopté pour démystifier les "textes de persécution" est la seule possible et elle est certaine parce que parfaite; elle rend parfaitement compte de *toutes les données qui figurent dans ce type de texte* [16, je souligne].

Le "tour" se poursuivra au chapitre second :

- 4/ Décrire ce que Girard appelle les "stéréotypes de la persécution" et dont les instances d'emploi déclenchent chez le lecteur l'interprétation ou la réinterprétation des événements représentés.

Au chapitre troisième:

- 5/ Appliquer ce savoir aux univers "ethnologiques", aux mythes qui sont des textes de persécution puisqu'ils mettent en scène les "mêmes" éléments et une organisation analogue; inférer de là qu'ils sont les "comptes-rendus de violences réelles (...) rédigés dans la perspective des persécuteurs, et affectés (...) de distorsions caractéristiques".

- 6/ Conclure que le MO est un TP.

### 3. LES STEREOTYPES DE LA PERSECUTION

Le premier chapitre a permis de préparer les activités descriptives du second en déterminant ce sur quoi celles-ci allaient s'exercer: il s'agit d'objets textuels qui racontent-décrivent des événements dans une perspective particulière, en les présentant sous tels et tels aspects. La valeur référentielle des diverses parties de ces objets a été mise en question et finalement expliquée par le fait que les responsables de ces textes voient effectivement les choses comme ils se les représentent et comme ils les présentent. L'auteur a mis entre parenthèses la question du vrai et du faux de la représentation pour prendre en compte le système de représentation dont on voit les traces dans la répartition récurrente des parties de cet ob-

jet. C'est cette répartition qu'a en vue Girard dans le second chapitre et qu'il va décrire et expliciter: décrire les parties (Girard a avancé que les TP en comprenaient trois) et fournir une explication de leurs relations, explication qui est, selon l'auteur, de la compétence de chaque lecteur.

J'ai passé sous silence jusque-là ce que j'ai appelé plus haut "savoir psycho-social" (2.2), que Girard attribue aux lecteurs des TP et qui est à l'origine de la réinterprétation de ceux-ci. C'est ce savoir postulé acquis qui contribue à la compréhension des éléments déclinés par Machaut et que Girard va entreprendre d'expliquer dans ce second chapitre. Cette entreprise sera menée concurremment avec la description des trois stéréotypes qui caractérisent les TP.

Décrire et expliciter vont de pair: chaque stéréotype va être décrit séparément et conçu comme représentant un moment distinct de la séquence d'événements qu'ils indiquent; le texte souligne fortement les trois séquences descriptives:

On peut donc parler d'un stéréotype de la crise et il faut y voir (...) le premier stéréotype de la persécution [26].  
Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype [29].  
Je passe au troisième stéréotype [29].

Chacun de ces stéréotypes n'est pourtant pas construit sans souci de ses relations. L'acceptabilité de la description de chacun des stéréotypes dépend de leur rapport que le discours construit: ce souci de mise en relation est, lui aussi, souligné par certains énoncés:

Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype et surtout *ce qui l'unit* au premier, celui de la crise indifférenciée [29].  
Il existe *un rapport étroit*, on l'a vu, entre les deux premiers stéréotypes (...) Quel est *le rapport* de ce troisième stéréotype avec les deux autres [34, je souligne].

C'est ce rapport qui fournira les raisons pour lesquelles les persécuteurs décrivent comme ils le font les événements auxquels ils ont participé, assisté ou dont ils sont les porte-parole; il prendra la forme d'un récit qui viendra tout à la fois justifier la construction de ces trois stéréotypes et les organiser significativement.

L'indissociabilité de ces deux activités, décrire et expliciter, a été d'ailleurs énoncée par Girard au terme du premier chapitre:

il faut énumérer et *décrire* les stéréotypes. Là non plus, la tâche n'est pas difficile. Il ne s'agit jamais que *d'expliquer* un savoir que nous possédons déjà [20].

Je me propose dans cette troisième partie d'analyser les activités descriptives qui président à la construction des trois caractéristiques définissant univoquement la classe des TP et le rôle du récit (qu'il vaut mieux appeler métarécit) qui vient en contrepoint justifier cette construction et permettre d'appréhender "la cohérence du processus persécuteur et l'espèce de logique qui relie entre eux tous les stéréotypes".

### 3.1 Le stéréotype de la crise

Le premier "stéréotype de la crise", est l'une des trois caractéristiques qui définiront le concept de TP. Il est construit sur la base d'un seul texte considéré comme exemple de la classe des TP. Au terme de la construction, il en est détaché (de la construction comme du texte) par un "donc" conclusif:

On peut *donc* parler d'un stéréotype de la crise et il faut y voir, logiquement et chronologiquement le premier stéréotype de la persécution [26, je souligne].

Ce stéréotype est à la fois un "décrit" induit des divers TP et caractérisant ce concept, il est aussi un "décrivant" qui permettra de déduire si tel ou tel texte particulier appartient à la classe des TP. Toute la question sera de déterminer avec le plus de rigueur cette caractéristique qui porte le nom de "crise"; c'est ce à quoi se livre Girard dans les trois pages qui précèdent le détachement de cette première caractéristique.

La séquence proprement descriptive est préparée par ce que j'ai appelé plus haut métarécit et qui se poursuivra de façon continue tout au long du chapitre:

Les persécutions qui nous intéressent se déroulent de préférence dans les périodes de crise qui entraînent l'affaiblissement des institutions normales et favorisent la formation de foules (...) susceptibles de se substituer entièrement à des institutions affaiblies (...)  
Ce ne sont pas toujours les mêmes circonstances qui favorisent ces phénomènes. Ce sont parfois des causes externes comme les épidémies ou encore la sécheresse extrême, ou l'inondation, qui entraînent une situation de famine. Ce sont parfois des causes internes, des troubles politiques ou des conflits religieux. La détermination des causes réelles, heureusement ne se pose pas pour nous. Quelles que soient, en effet, leurs causes réelles, les crises qui déclenchent les grandes persécutions collectives sont toujours vécues plus ou moins de la même façon par ceux qui les subissent. L'impression la plus vive est invariablement celle d'une perte radicale du social lui-même, la fin des règles et des "différences" qui définissent les ordres culturels. *Les descriptions ici se ressemblent toutes* [23-24, je souligne].

On retrouve dans le second paragraphe ce que nous avons souli-

gné ci-dessus (2.3): la mise entre parenthèses des causes réelles et particulières du déclenchement du processus persécuteur. Si le lecteur reconnaît dans la lecture de tel ou tel TP le compte-rendu de violences collectives qui ont réellement eu lieu, c'est parce que les persécuteurs les décrivent stéréotypiquement, sans prendre en compte la particularité des causes : les causes ont toutes le même effet, quelles qu'elles soient, il s'ensuit que les descriptions se "ressemblent toutes", "elles ne diffèrent jamais beaucoup", "elles disent et redisent inlassablement le fait même de ne plus différer"; c'est l'énoncé de cette caractéristique (l'uniformité des descriptions), expliquée par le fait que les persécuteurs ne différencient pas les causes, qui joue le rôle de prémisse à la conclusion et au détachement du stéréotype de la crise:

L'expérience des grandes crises sociales n'est guère affectée par la diversité des causes réelles. Il en résulte une grande uniformité dans les descriptions qui portent sur l'uniformité même (...) On peut donc.. [25-26].

Girard illustre cette uniformité que décrivent les TP en présentant le texte écrit par un moine portugais, témoin de la peste, en 1697. Ce texte est un exemple qui illustre ce stéréotype, mais il est aussi ce par quoi il va être construit:

Dès que s'allume dans un royaume ou une république ce feu violent et impétueux, on voit les magistrats abasourdis, les populations épouvantées, le gouvernement politique désarticulé. La justice n'est plus obéie; les métiers s'arrêtent; les familles perdent leur cohérence, et les rues leur animation. Tout est ruine. Car tout est atteint et renversé par le poids et la grandeur d'une calamité aussi horrible. Les gens, sans distinction d'état ou de fortune, sont noyés dans une tristesse mortelle... Ceux qui hier enterraient aujourd'hui sont enterrés... On refuse toute pitié aux amis, puisque toute pitié est périlleuse...

Toutes les lois de l'amour et de la nature se trouvant noyées ou oubliées au milieu des horreurs d'une si grande confusion, les enfants sont soudain séparés des parents, les femmes des maris, les frères ou les amis les uns des autres... Les hommes perdent leur courage naturel et ne sachant plus quel conseil suivre, vont comme des aveugles désespérés qui butent à chaque pas sur leur peur et leurs contradictions.

Il s'agit pour Girard de fournir une caractérisation de cette séquence textuelle qui est la première, "logiquement et chronologiquement", des trois séquences qui forment chaque TP. Le nom de "crise" qui est détaché en conclusion est bien cette caractéristique, mais quel phénomène textuel recouvre-t-elle? Que faut-il entendre par ce terme qui définit le concept de TP? A quoi correspond-il dans le texte cité? Est-il formé lui aussi de parties? Que décrit-il? Que définit-il? Est-il lui encore un définiendum? il en va de la rigueur de la définition de la page 43; en effet, si le MO est défini par le

concept de TP, celui-ci par trois caractéristiques, par quoi celles-ci seront-elles définies? Comment interrompre cette "descente aux enfers", comment fermer la définition en abîme (1.3)?

La solution que propose Girard est une simple réécriture. Il reprend certains éléments du texte du moine portugais qu'il présente sous forme de liste précédée d'un bref commentaire:

Le texte que je viens de citer fait ressortir ce processus d'uniformisation par réciprocité: "Ceux qui enterraient hier sont aujourd'hui enterrés... On refuse toute pitié aux amis, puisque que toute pitié est périlleuse... Les enfants sont soudain séparés des parents..." L'identité des conduites entraîne le sentiment d'une confusion et d'une indifférenciation universelles: "les gens sans distinction d'état ou de fortune, sont noyés dans une tristesse mortelle... Tout est réduit à une extrême confusion"[25].

Les deux brefs commentaires: "uniformisation par réciprocité", "confusion et indifférenciation universelles" sont les deux aspects par lesquels est généré le terme de crise; Girard utilisera constamment ces deux formules, dans la suite de son texte, pour décrire et identifier les parties correspondantes des textes particuliers.

L'auteur ne va pas plus avant dans la détermination de ce premier stéréotype, il en fournit simplement une formule équivalente:

On peut donc parler d'un stéréotype de la crise (...) C'est le culturel qui s'éclipse en quelque sorte, en s'indifférenciant [26].

La rigueur exigée par Girard au terme de *La Violence et le Sacré* (1.1) trouve peut-être ses limites en ce point précis. Les caractéristiques qui définissent le concept de TP sont encore des objets de discours avec leur faisceau d'aspects; leurs parties (uniformisation par réciprocité, confusion et indifférenciation universelles) et leurs parties de parties. Qu'ultimement il en appelle à une compétence, un savoir-lire du lecteur n'est pas sans leçon à cet égard:

Le texte que je viens de citer fait *bien* ressortir... [25, je souligne] plus loin à propos du second stéréotype:

On voit *sans peine* ce qu'il en est du deuxième stéréotype [29, je souligne].

Nous verrons cependant que cette description de l'objet "stéréotype de la crise", par l'aspect "indifférenciation" tout particulièrement, recevra, quand bien même elle manque de "rigueur", une confirmation "remarquable"; c'est pour cela que dans le schéma qui suit et qui résume la construction de ce premier stéréotype, je souligne et par là ne retient que ce seul aspect.

SCHEMA 1 : Le stéréotype de la crise (CRISE)

Métarécit explicatif	Puisque <u>la crise</u> est avant tout celle du social... (voir schéma 2)... (schéma 3)
Exemple	<p style="text-align: center;">la crise décrite par un moine (parmi d'autres)      Prémisse → Détachement (cf.*)</p> <p style="text-align: center;"> <span style="display: inline-block; width: 45%;">Uniformisation par réciprocité</span> <span style="display: inline-block; width: 45%;">Confusion et <u>indif-</u> <u>férenciation</u> universelles</span> </p> <p style="text-align: right;">(faisceau d'aspects)</p>
Réécriture et mise en valeur d'un aspect décrivant la classe "crise"	
Fermeture	
*Prémisse	"L'expérience des grandes crises sociales n'est guère affectée par la diversité des causes naturelles. Il en résulte une grande uniformité dans les descriptions sur l'uniformité même (l' <u>indifférenciation</u> )"
Conclusion Détachement	"On peut donc parler d'un <u>stéréotype de la crise</u> "

3.2 Le stéréotype de l'accusation

Le métarécit dont on a vu le rôle décisif dans le détachement du premier stéréotype (puisque c'est lui qui vient garantir explicativement l'aspect sous lequel il est décrit et fournir des raisons de l'uniformité des descriptions qui portent sur l'uniformité) se poursuit après cette première séquence descriptive. Il prépare la seconde séquence.

Puisque que la crise est avant tout celle du social, il existe une forte tendance à l'expliquer par des causes sociales et morales. Ce sont les rapports humains après tout qui se désagrègent et les sujets de ces rapports ne sauraient être complètement étrangers au phénomène. Mais plutôt qu'à se blâmer eux-mêmes, les individus ont forcément tendance à blâmer (...) d'autres individus qui leurs paraissent particulièrement nocifs pour des raisons faciles à déceler. Les suspects sont accusés de crimes d'un type particulier (...) Les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus, ou même un seul peut se rendre extrêmement nuisible à la société tout entière, en dépit de sa faiblesse relative. C'est l'*accusation stéréotypée* qui autorise et facilite cette croyance [26-27, je souligne].

On remarquera que le même objet, la "crise", construit et décrit dans la séquence qui précède, est repris et inscrit dans la structure argumentative du métarécit: "Puisque la crise...". C'est par lui que le lecteur a accès à cet autre objet qu'est l'"accusation". Ce métarécit, analogue d'une théorie, prépare la description du stéréotype, il constitue une légende; il dit comment il faut lire et comment comprendre l'objet qui va être présenté, mais qui ne forme qu'un élément de l'objet TP que Girard a en vue. Cette

relation entre les parties est assurée jusque-là uniquement par le métarécit; nous verrons qu'elle va être garantie au terme de l'entreprise descriptive par certains aspects de chacune des parties, qu'elle va être "introduite" dans les éléments eux-mêmes.

Girard entreprend la déclinaison de ces accusations stéréotypées, des crimes qui sont attribués aux futures victimes. Remarquant d'abord que les "chefs d'accusation sont assez divers", il ajoute qu'"il est facile de repérer leur unité":

Tous ces crimes paraissent fondamentaux. Ils s'attaquent aux fondements de l'ordre culturel, aux différences familiales et hiérarchiques sans lesquelles il n'y aurait pas d'ordre social [27].

Il répartit en trois sous-classes la classe des accusations dont il indique la saturation: "d'abord, ensuite, enfin":

Il y a *d'abord* les *crimes de violence* (...) qui prennent pour objet les êtres qu'il est le plus criminel de violenter [26, je souligne].

Il y a *ensuite* les *crimes sexuels* (...) ceux qui transgressent les tabous les plus rigoureux [27, je souligne].

Il y a *enfin* les *crimes religieux* (...) ce sont les tabous les plus sévères [28, je souligne].

Les crimes divers qui constituent cette classe ont selon Girard une propriété commune, ce sont des crimes "indifférenciateurs"; ils s'attaquent aux différences qui constituent tout ordre social; c'est sous cet aspect que seront décrits dans la suite du *Bouc émissaire* les crimes dont se font porteurs les TP, c'est sous cet aspect qu'est générée la classe des crimes dont sont accusés par la foule les persécutés.

Le détachement du stéréotype de l'accusation est, lui aussi, formellement énoncé au terme d'une procédure argumentative; mais tandis que le premier stéréotype était détaché à partir d'une prémisse prenant en compte l'invariance de toutes les descriptions portant sur l'indifférenciation, le second stéréotype est détaché à partir d'une prémisse présentant une variante de ce stéréotype; Girard prend pour exemple l'accusation d'empoisonnement faite aux juifs dans le JRN. On remarquera au passage l'occurrence du terme "mythique" par lequel un aspect du faisceau "mythe" est introduit dans le faisceau de l'objet "TP":

L'accusation d'empoisonnement permet de rejeter la responsabilité de désastres parfaitement réels sur des gens dont on n'a pas vraiment repérer les activités criminelles. Grâce au poison, on réussit à se persuader qu'un petit groupe, ou même un seul individu, peuvent nuire à toute société sans se faire repérer. Le poison est donc tout à la fois moins *mythique* et tout aussi *mythique* que les accusations antérieures

ou même le pur et simple "mauvais oeil" grâce auquel on peut attribuer à n'importe quel individu la responsabilité de n'importe quel malheur. Il faut *donec* voir dans l'empoisonnement des sources d'eau potable une variante du stéréotype accusateur [28-29, je souligne].

La construction discursive de ces trois stéréotypes mériterait un examen plus approfondi et les opérations mises en jeu une enquête plus minutieuse; dans l'état actuel, je ne signalerai qu'un point et il me paraît essentiel: le terme qui décrit le stéréotype de l'accusation, l'aspect par lequel il est généré est le terme "indifférenciateur"; on a vu que c'était le terme "indifférenciation" qui permettait l'accès au stéréotype de la crise; dès lors l'indépendance des deux premiers moments descriptifs est battue en brèche par la mise en évidence d'un élément significatif qui leur est commun: l'archi-objet "différence". Ce qui assure la cohérence des deux moments descriptifs n'est plus seulement le métarécit explicatif, mais encore un aspect qui permet le coaccès aux deux premiers stéréotypes: la cohérence de l'objet TP est garantie par chacune des deux premières caractéristiques qui contient la relation à l'autre. Nous verrons que le troisième stéréotype est généré à partir de ce même archi-objet. Le schéma [p. 108] permet de visualiser l'extraction de l'aspect "indifférenciateur".

### 3.3 Le stéréotype des traits de sélection victimaire

Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype et surtout ce qui l'unit au premier, celui de la crise indifférenciée.

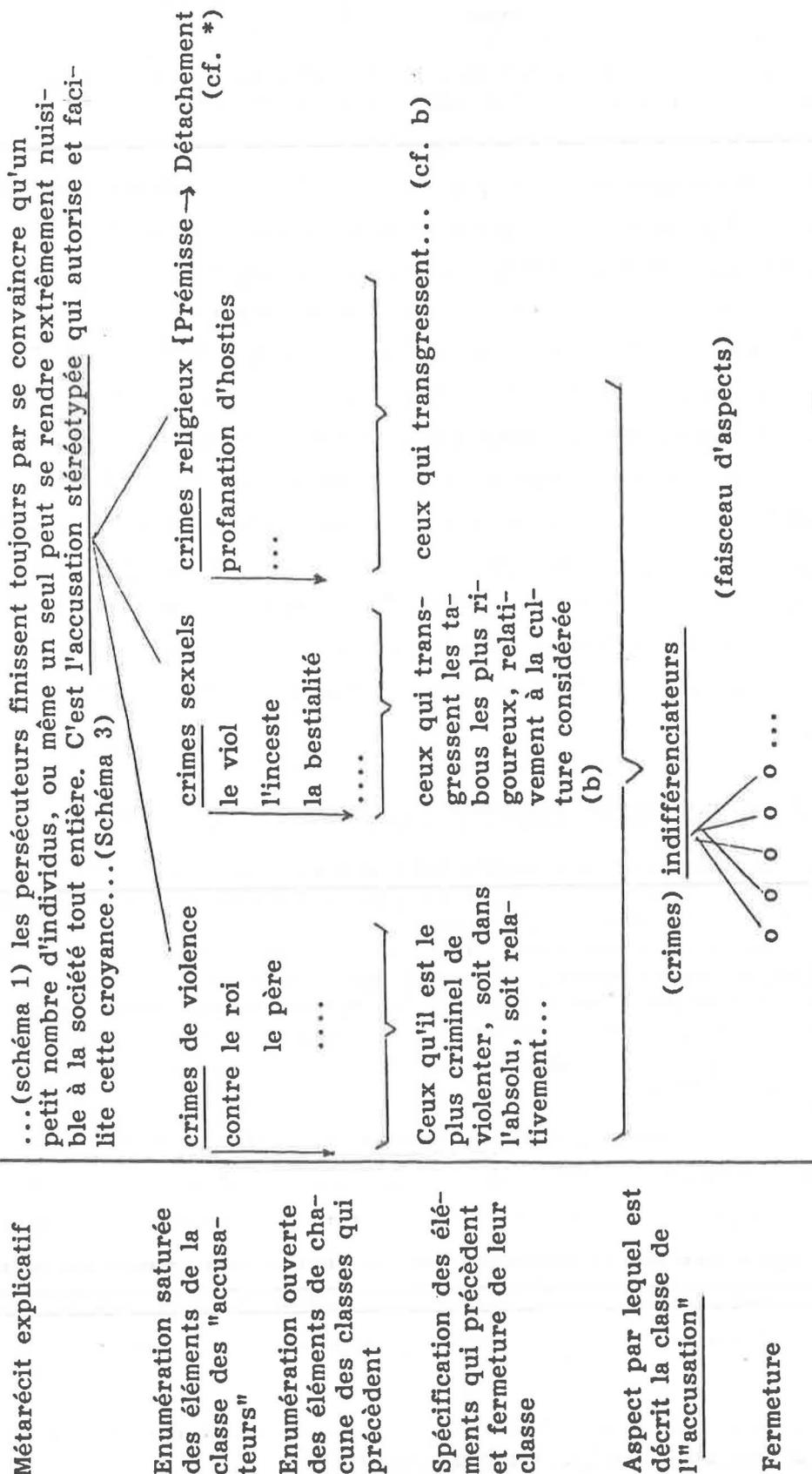
Je passe au troisième stéréotype. Il arrive que les victimes d'une foule soient tout à fait aléatoires; il arrive aussi qu'elles ne le soient pas. Il arrive même que les crimes dont on les accuse soient réels, mais ce ne sont pas eux, même dans ce cas-là, qui jouent le rôle premier dans le choix des victimes à certaines catégories particulièrement exposées à la persécution [29-30].

La troisième séquence descriptive est ouverte par la continuation du métarécit interrompu à l'occasion de la seconde séquence; il vient préparer et circonscrire ce qui va être décrit, fournir des instructions de lecture: il ne s'agira pas de s'interroger sur la réalité des crimes ou la responsabilité des victimes mais de dégager une caractéristique qui définit la classe de ces dernières et qui constitue le critère de choix dont usent les persécuteurs:

Mon seul but est d'énumérer les traits qui tendent à polariser les foules violentes contre ceux qui les possèdent [32].

Cette énumération n'est pourtant pas indéfinie puisque Girard va dégager une propriété qui bornera cette énumération et qui la définira

SCHEMA 2 : Le stéréotype de l'accusation (CRIME)



en compréhension. Tous ces traits ont la caractéristique d'être des traits qui font de leurs porteurs des êtres différents. Ces différences ne sont toutefois pas les différences "légitimes et nécessaires" qui fondent tout ordre social, les différences au sein du système qu'elles définissent, mais les différences "hors système":

Ce n'est pas la différence au sein du système que signifient les signes de sélection victimaire, c'est la différence hors système, c'est la possibilité pour le système de différer sa propre différence, autrement dit, de ne pas différer du tout, de cesser d'exister en tant que système (...). La différence hors système terrifie parce qu'elle suggère la vérité du système, sa relativité, sa fragilité, sa mortalité [35].

Des procédures énumératives et exemplifiantes ont permis l'extraction de cet aspect qui génère la classe des traits de sélection victimaire, partant de la classe des victimes choisies par les persécuteurs. C'est par le recours au texte de Machaut que s'ouvre cette séquence

Parmi les gens responsables d'empoisonner les rivières, Guillaume Machaut nomme d'abord les juifs (...) Dans le contexte des autres stéréotypes, imaginaires et réels, nous savons que ce stéréotype-là doit être réel. Dans la société occidentale et moderne, en effet, les juifs sont fréquemment persécutés [30].

Girard en infère qu'il y a là "un critère de sélection victimaire relatif". Cette relativité est illustrée par la mention d'autres catégories victimaires relatives à des sociétés particulières. De là il en *conclut* qu'il existe des traits *universels* de sélection victimaire:

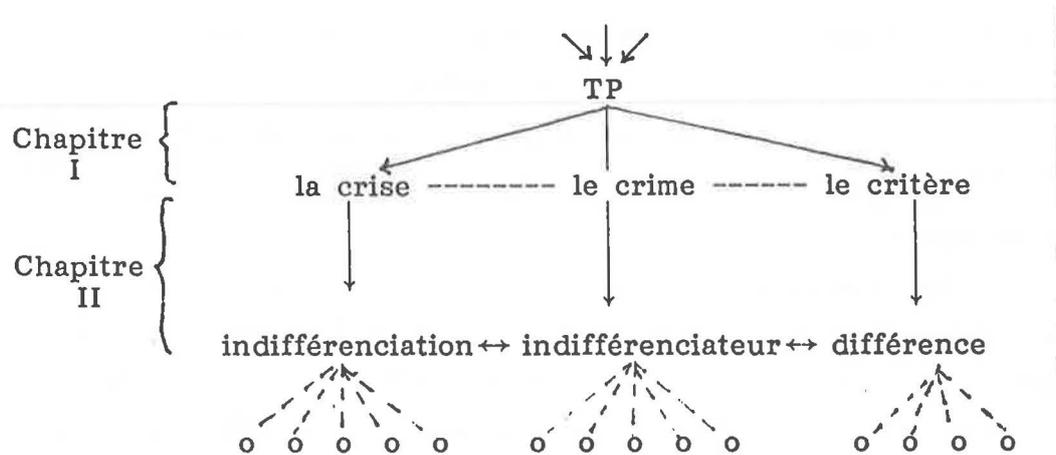
Ce sont les mulsumans surtout qui se font persécuter dans l'Inde, et au Pakistan les indous. Il existe *donc* des traits universels de sélection victimaire et ce sont eux qui constituent notre troisième stéréotype [30, je souligne].

Dès le commencement de la séquence descriptive, le troisième stéréotype est détaché et "va rejoindre" le concept de TP. Girard donne un nom à cette classe des critères de sélection victimaire, ce sont des critères "culturels et religieux". Cette classe qui a permis le détachement du troisième stéréotype se révèle une partie, une sous-classe de la classe qui définit la classe des victimes; en effet, à côté des critères culturels et religieux, Girard distingue des critères purement physiques. Il est intéressant de constater que l'existence des traits universels de sélection (qui constituent le troisième stéréotype) est conclue de la prise en compte d'une partie seulement de la classe des critères.

Les éléments de cette nouvelle partie de la classe des critères est énumérée: la maladie, la folie, les difformités génétiques... Classe ouverte, elle est fermée par l'énoncé de l'aspect qui la décrit: "l'anormalité

physique". L'énoncé de ce dernier permet l'accès à une seconde partie de la classe de l'anormalité "l'anormalité sociale"; Girard en décline des éléments: la marginalité des miséreux, celle des riches, celle des puissants... Il spécifie ensuite les deux parties de la classe de l'anormalité (physique + sociale): les qualités extrêmes, et enfin les deux sous-classes des critères thématiques (les critères culturels et religieux + les critères physiques): *la différence hors système*. Cet aspect rend compte au terme des opérations de la totalité de la classe désignée par le terme de "critère", c'est par lui que cette classe est décrite.

Ce parcours trop rapide et que résume le schéma 3 met en évidence que cette classe est générée par un terme qui appartient à l'archi-objet "différence". Ainsi les trois stéréotypes qui définissent le concept de TP, dont la cohérence était assurée par le métarécit, forment un ensemble homogène: l'aspect par lequel chacun des stéréotypes est décrit permet d'une manière ou d'une autre l'accès aux deux autres; l'expansion indéfinie de chaque description est bornée par la nature des générateurs mis en évidence, les trois générateurs forment un système qui garantit l'unité du concept qu'ils définissent. Je schématiserai la construction du concept TP (et sa fermeture) comme suit



Cette cohérence des trois parties qui constituent chacun des éléments des TP est soulignée par Girard lui-même dans l'ultime paragraphe de ce second chapitre; pourtant ce n'est pas à partir des trois éléments (indifférenciation-indifférenciateur-différence) et de l'archi-objet "différence" que j'ai mis en évidence, mais à partir de l'archi-terme "krino" et des trois termes qui donnent leur nom aux trois stéréotypes: crise-crime-critère:

Les stéréotypes de la persécution sont indissociables et la plupart des

SCHEMA 3 : Le stéréotype des traits de sélection victimaire (CRITERE)

Métarécit explicatif

(schéma 1)...(schéma 2) Il arrive que les victimes d'une foule soient tout à fait aléatoires: il arrive qu'elles ne le soient pas. Il arrive même que les crimes dont on les accuse soient réels, mais ce ne sont pas eux, même dans ce cas-là, qui jouent le premier rôle dans le choix des persécuteurs, c'est l'appartenance des victimes à certaines catégories particulièrement exposées à la persécution

Énumération ouverte des éléments de la classe des "victimes"

les juifs (in JRN)  
les musulmans (dans l'Inde) Prémisse → Détachement (cf. \*)  
les hindous (au Pakistan)

Spécification de la classe qui précède

les minorités ethniques et religieuses

Thématisation et accès à une autre classe de "victimes"

(c'est) un critère culturel — critère physique de sélection victimaire

Énumération ouverte des éléments de la classe des "critères physiques"

la maladie, la folie, les difformités génétiques, les mutilations accidentelles, les infirmités en général... →

Spécification des éléments de la classe qui précède et accès à une nouvelle classe d'"anormalité"

l'anormalité sociale — l'anormalité physique

Énumération ouverte des éléments de la classe de l'"anormalité sociale"

marginalité des miséreux (marginalité du dehors)  
(marginalité du dedans) marginalité des riches, des puissants, du monarque ... →

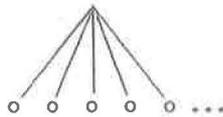
Spécification des éléments de la classe de l'"anormalité"

les qualités extrêmes (anormalité physique + anormalité sociale)

Aspect par lequel est décrite la classe des "victimes"

la différence hors système (culturelle + physique)  
(Faisceau d'aspects)

Fermeture



\*Prémisse

"Il n'y a guère de sociétés qui ne soumettent leurs minorités (...) à certaines formes de discrimination sinon de persécution. Ce sont les musulmans qui se font persécuter dans l'Inde et au Pakistan les hindous".

Conclusion détachement

"Il existe donc des traits universels de sélection victimaire et ce sont eux qui constituent notre troisième stéréotype" (décrit par l'aspect différence hors système).

langues, c'est un fait remarquable, ne les dissociant pas. C'est du latin et du grec, par exemple, donc du français qui nous oblige à recourir sans cesse, dans l'étude des stéréotypes, à des termes apparentés: *crise, crime, critère, critique*, remontent tous à la même racine, au même verbe, *krino*, qui signifie non seulement juger, distinguer, différencier, mais accuser et condamner une victime. Il ne faut donc pas trop se fier aux étymologies et ce n'est jamais à partir d'elles que je raisonne. Mais le phénomène est si constant qu'il n'est pas interdit, je pense, de l'observer. Il suggère un rapport encore dissimulé entre les persécutions collectives et le culturel dans son ensemble. Si ce rapport existe, aucun linguiste, aucun philosophe, aucun politique ne l'a jamais élucidé [36]

Une différence notable pourtant distingue la cohérence obtenue par l'archi-terme "krino" et l'archi-objet "différence". La première est obtenue par simple rapprochement lexical, par voisinage sémantique; la forme pré-téritive du rapprochement des trois termes indique que Girard n'en fait pas un élément de preuve. La seconde, quant à elle, est construite par un discours sur des objets, par un discours qui extrait de ces derniers les parties qui, à terme relèvent une cohérence. Que cette cohérence soit elle aussi assurée par l'extraction d'éléments appartenant au même paradigme lexical ne doit pas nous encourager à confondre les deux phénomènes: l'un est statique et linguistique, l'autre constructif et logico-cognitif. Le premier est le résultat d'une lecture des signes de la langue, le second une lecture des objets indiqués par la langue. Il est intéressant de noter que Girard ne thématise pas la cohérence assurée par les noms des générateurs des trois caractéristiques du concept de TP: pour la raison simple, je crois, qu'il ne *mentionne* pas des termes, mais qu'il en *use* pour dire des choses sur quelques objets du monde.

#### 4. LE MYTHE D'OEDIPE EST UN TEXTE DE PERSECUTION: EPILOGUE

Tout est prêt pour la définition classificatoire; le concept de TP est construit, ses trois caractéristiques décrites et bornées par les trois aspects indifférenciation-indifférenciateur-différence. L'instance de chacune de ces caractéristiques dans tel ou tel texte particulier fera de celui-ci un élément de la classe des TP; mais elle autorisera encore une inférence, elle permettra de conclure que ce dont parle le texte est un événement *réel*, rapporté dans une perspective particulière. Le troisième chapitre intitulé "Qu'est-ce qu'un mythe" commence par un résumé de ce que Girard a dégagé dans les deux premiers, mais ce résumé fournit plus qu'un résumé, il fournit une instruction de lecture, il indique ce qu'il *faut faire* avec les

éléments détachés antérieurement: le discours pivote, il fait sa révolution copernicienne: il n'est plus construit à partir des objets par l'entremise desquels il s'informe, il construit et informe les objets:

*Chaque fois qu'un témoignage oral ou écrit fait état de violences directement ou indirectement collectives nous nous demandons s'il comporte également: 1) la description d'une crise sociale et culturelle, c'est-à-dire d'une indifférenciation généralisée -premier stéréotype, 2) des crimes "indifférenciateurs" -second stéréotype, 3) si les auteurs désignés de ces crimes possèdent des signes de sélection victimaire, des marques paradoxales d'indifférenciation -troisième stéréotype (...). C'est la juxtaposition de plusieurs stéréotypes dans un seul et même document qui fait conclure à la persécution. Il n'est pas nécessaire que les stéréotypes soient tous là (...). Leur présence nous conduit à affirmer que: 1) les violences sont réelles, 2) la crise est réelle, 3) les victimes sont chosies en vertu non des crimes qu'on leur attribue mais de leurs signes victimaires, de tout ce qui suggère leur affinité coupable avec la crise, 4) le sens de l'opération est de rejeter sur les victimes la responsabilité de la crise et d'agir sur celle-ci en détruisant lesdites victimes ou tout au moins en les expulsant de la communauté qu'elles "polluent" [37, je souligne].*

#### 4.1 Un schéma universel

On a vu plus haut (2.4) le rôle que Girard entendait faire jouer à la description des stéréotypes dont l'instanciation dans les TP déclenche l'interprétation "démystificatrice" et réaliste du lecteur moderne: appliquer ce savoir en dehors du domaine où il a fait ses preuves, "aux univers ethnologiques" et ainsi "élargir l'angle de visée d'un mode d'interprétation dont personne ne conteste la validité". Construits et décrits dans le second chapitre, détachés au terme de procédures argumentatives, les stéréotypes se métamorphosent en descripteurs opératoires; ils permettent de déduire et de décider si tel ou tel texte, qu'il soit historique ou "ethnologique" est un texte de persécution; c'est par leur entremise qu'un domaine est circonscrit.

Girard fait une hypothèse: le schéma que suivent les persécuteurs pour régler les crises sociales est un schéma transculturel:

Mon seul souci est de montrer qu'il existe un schéma transculturel de la violence collective [33].

Si ce schéma est universel on devrait le retrouver dans toutes les sociétés. Les historiens, effectivement le retrouvent dans toutes les sociétés qui relèvent de leur juridiction, c'est-à-dire, sur la planète entière aujourd'hui, et pour les époques antérieures, dans la société occidentale et ses prédécesseurs immédiats, l'empire romain en particulier.

Jamais en revanche, les ethnologues ne repèrent le schéma persécuteur

dans les sociétés qu'ils étudient [37-38].

Or Girard pense qu'on retrouve ce schéma dans des documents des sociétés mythico-rituelles: "ces documents sont les mythes". D'après l'auteur, si les ethnologues n'ont pas repéré ce schéma, c'est pour des raisons qu'il vaut la peine de citer:

Notre savoir reste prisonnier des domaines où s'est d'abord effectué son développement [44].

C'est une véritable schizophrénie culturelle qui se révèle ici. Mon hypothèse ne serait pas inutile même si elle n'avait pas d'autre résultat que de la rendre manifeste. Nous interprétons les textes en fonction non de ce qu'ils sont réellement mais de leur enveloppe extérieure, on est presque tenté de dire leur emballage commercial [46].

On comprend mieux la nécessité du long détour: éviter la partition convenue des domaines, l'imperméabilité des frontières de l'encyclopédie en construisant les éléments (les stéréotypes) qui définiront la nouvelle partition, gagner l'accord sur ceux-ci avant d'exiger l'accord sur le "nouveau" domaine qu'ils circonscrivent. La démonstration peut commencer.

#### 4.2 Le mythe d'Oedipe c'est un texte de persécution

Pour rendre ma démonstration plus facile je commence par un mythe exemplaire sous le rapport qui m'intéresse. Il contient tous les stéréotypes persécuteurs et il ne contient rien d'autre. Il les contient sous une forme éclatante. C'est l'épisode du mythe d'Oedipe traité par Sophocle dans *Oedipe roi*.

La démonstration consiste en la simple mise en correspondance des stéréotypes dégagés au cours du second chapitre et leur instance dans le texte de Sophocle.

La peste ravage Thèbes: c'est le premier stéréotype [38].

On remarquera que l'instance du premier stéréotype n'est pas la description de la crise sociale causée par la peste, mais la peste elle-même.

Oedipe est responsable parce qu'il a tué son père et épousé sa mère: c'est le second stéréotype (...) ces crimes sont tellement indifférenciateurs... [39].

Les crimes d'Oedipe entrent dans la catégorie des "crimes de violence", le parricide (crime contre ceux qu'il est le plus criminel de violenter) et la catégorie des "crimes sexuels", l'inceste (crime qui transgresse les tabous les plus rigoureux).

Troisième stéréotype: les signes victimaire. Il y a d'abord l'infirmité, Oedipe boîte. Ce héros d'autre part est arrivé à Thèbes inconnu de tous, étranger en fait sinon de droit. Finalement, il est fils de roi et roi lui-même, héritier légitime de Laios. Comme tant d'autres personna-

ges mythiques, Oedipe s'arrange pour cumuler la marginalité du dehors et la marginalité du dedans. Comme Ulysse à la fin de l'*Odyssée*, il est tantôt étranger et mendiant, tantôt monarque tout puissant [39].

La correspondance est complète, on devrait donc inférer que des violences réelles ont eu lieu. Si on ne le fait pas, c'est, selon Girard, en raison de la schizophrénie mentionnée plus haut. Et pourtant, le "conglomérat de signes victimaires" qui définit Oedipe devrait nous incliner à conclure:

Nous ne manquerions pas de nous en apercevoir si le mythe était baptisé document historique et nous nous demanderions ce que tous ces signes peuvent bien faire là, en compagnie des autres stéréotypes de la persécution. La réponse ne ferait pas de doute. Nous verrions certainement dans le mythe ce que nous voyons dans le texte de Guillaume de Marchaut, un compte-rendu de persécution rédigé dans la perspective de persécuteurs naïfs [39-4].

Le mythe d'Oedipe présenté comme similaire au JRN entre dans la classe des textes de persécution. Comme lui il combine identiquement le vraisemblable et l'invraisemblable, partant il est comme lui le résultat de "la perspective en partie fausse et en partie vraie des persécuteurs convaincus sur leur propre persécution". Il faut conclure:

Le mythe d'Oedipe n'est pas un texte littéraire comme les autres, ce n'est pas un texte psychanalytique non plus, mais c'est certainement un texte de persécution; c'est donc en texte de persécution qu'il convient de le traiter [43].

L'objet MO décrit sous certains aspects relève de la classe des objets définis par le concept de TP décrit sous les mêmes aspects.

#### 4.3 Epilogue

Je l'ai dit, mon propos dans ce qui précède n'a pas été de discuter de l'hypothèse girardienne; il a été de suivre la construction discursive d'un concept (TP) et sa mise en relation avec un objet singulier (MO) décrit sous les aspects qui définissent univoquement le concept de TP. Il ne fait pas de doute que l'analyse des schématisations descriptives, qui président à l'élaboration de la notion de TP, a permis de constater le rôle central de différentes procédures discursives (énumératives, exemplifiantes, argumentatives...) et ainsi le labeur argumentatif de tous les instants dans la construction des caractéristiques qui constituent ce concept; mais de ce constat il nous est sans doute interdit d'inférer quoi que ce soit sur la valeur de l'hypothèse; ce n'était, je le répète encore, pas notre but. Cette analyse sémio-logique, en aucun moment, ne met en péril la théorie de Girard;

elle n'aura été qu'une occasion de donner un aperçu des voies complexes que suit le discours pour accéder à la fixation d'une référence susceptible d'être partagée (une co-référence) et à la description unilatérale de cette référence par l'entremise d'objets de discours.

Plusieurs aspects mis en évidence dans l'analyse qui précède auraient mérité une réflexion approfondie que n'autorisait pas la longueur de la séquence choisie; je voudrais, en guise de conclusion, mentionner deux de ces aspects.

Le premier concerne la relation entre les séquences descriptives et les séquences narrativo-argumentatives, en l'occurrence, entre ce que j'ai appelé le métarécit et les éléments que celui-ci lie; il en va de la cohérence et de l'homogénéité des trois stéréotypes décrits. Cette relation est complexe: en effet, le métarécit (la théorie?) n'est pas seulement le garant externe de la cohérence des trois caractéristiques détachées, il est encore à l'origine de la cohérence interne de celles-ci: au terme du chapitre second, ce sont les stéréotypes eux-mêmes qui ont "gagnés" et finalement recèlent les propriétés qui jusque-là n'étaient garanties que par la présence du métarécit; les stéréotypes sont devenus des objets théoriques; le récit est descendu dans les choses: le triplet "indifférenciation-indifférenciateurs-différence" est devenu une propriété d'une configuration d'objets.

L'intérêt du texte de Girard, c'est qu'il montre à merveille la "contamination" des objets par le métarécit ou la théorie. Il faudrait suivre plus attentivement encore la transformation de certains éléments qui, de déterminations externes, deviennent par l'entremise du discours et de certaines procédures discursives, les déterminations internes des mêmes objets (j'entends par "mêmes objets" les objets indiqués par les mêmes signes); il faudrait donc examiner plus attentivement ce que j'ai donné à voir dans les schémas 1, 2 et 3.

On aura constaté que le problème est d'une certaine manière analogue à celui que j'ai évoqué dans l'introduction, lorsque je m'interrogeais sur le rapport des deux objets MO et TP, sur le mode de relation (détermination externe et détermination interne); d'une façon générale c'est le problème des conditions de possibilité des transformations des objets de discours et le problème des voies discursives "remarquables" que suit tel ou tel locuteur pour rendre acceptable telle transformation ou modification de leur faisceau d'aspects, bref pour rendre acceptable telle nouvelle légende du monde, lorsqu'il ne s'agit plus seulement de rapprocher momentanément deux objets à la relation lointaine et ponctuelle, mais de faire d'un des deux objets,

pour un temps, un aspect du faisceau de l'autre:

Le jour viendra où ne pas lire le mythe d'Oedipe de la même façon que Guillaume de Machaut paraîtra aussi bizarre que peut paraître aujourd'hui le rapprochement des deux textes [142].

Le second aspect que je voudrais mentionner concerne le problème de la référence; on a vu comment Girard a réglé l'existence de cette référence; il est parvenu à sa fixation par deux voies distinctes et médiates: *ce* qui s'est passé pendant la peste noire en 1348 est indiqué et médiatisé d'une part par un (des) texte(s) à organisation spécifique, par divers savoirs de type historique d'autre part; il n'en demeure pas moins que l'événement auquel se réfère ces deux types de descriptions demeure inchangé; ce qui a lieu a eu lieu. On peut se demander quel élément conditionne l'autre; certes le "*ce*" auquel se réfère les deux descriptions est condition de celles-ci, mais d'un point de vue sémiologique, ne pourrait-on pas penser que c'est la mise en scène de deux descriptions partiellement ou complètement incompatibles (deux interprétations?) qui conditionnent la position d'une référence? Deux descriptions (ou interprétations) en concurrence disent bien qu'elles parlent de la même chose; installer le dialogisme dans le discours, sous la forme de la concurrence ou du conflit, ce serait déjà reconnaître que l'on est d'accord sur *ce* à propos de quoi on est en désaccord, ce serait encore attribuer une certaine autonomie aux choses dont on parle en reconnaissant l'existence d'autres perspectives sur celles-ci; c'est un peu comme si la mise en scène de diverses perspectives sur telle ou telle chose constituait, *de fait*, l'assurance de l'unité de celle-ci.

Ce jeu des voix dans la fixation de la référence et sa description mériterait une réflexion approfondie; il s'agirait de suivre, en somme, le dialogue Guillaume de Marchaut - René Girard, de peser le rôle de celui-ci dans la constitution de la référence et la "négociation" de sa description.